

## Le temps des questions

Jean-Claude Leblond

Volume 37, numéro 148, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53638ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Leblond, J.-C. (1992). Le temps des questions. *Vie des arts*, 37(148), 3–3.

Il en est des sociétés comme des individus. Après des périodes d'action, viennent celles des questions qui favorisent une meilleure adaptation à un contexte changeant. Toutefois, les remises en question vont rarement sans certains déchirements, ne serait-ce parce que les certitudes et les acquis perdent soudain leur stabilité. Les confort se fragilisent.

Depuis quelques années déjà, l'enseignement fait l'objet d'une interrogation sociale grandissante. Après vingt-cinq ans de réformes, on constate que nos jeunes ne savent plus ni s'exprimer, ni penser. Comment en sommes-nous venus là? Comment avons-nous pu aussi inconsciemment laisser s'installer le laxisme? Récemment, le ministre de l'Éducation

plus...etc. D'autres, et il n'ont pas tout à fait tort, soutiennent que mieux vaut cette formation peu garante d'emploi que pas de formation du tout. C'est oublier les espoirs déçus et les investissements individuels et familiaux dans un avenir qui ne viendra jamais au rendez-vous. Ne forme-t-on pas trop d'artistes? Et leur fournit-on dans un esprit d'ouverture les outils nécessaires, non seulement à un emploi, mais à un rôle actif et dynamique auprès de la collectivité?

Le Rapport Rioux sur l'enseignement des arts à la fin des années soixante pensait les arts comme une discipline ouverte sur le monde et sur les autres disciplines selon le postulat que la création visuelle ne pouvait se contenter d'une formation strictement technique. Que reste-t-il de cet esprit, de cet idéal? Réal Gauthier qui fut protagoniste de la Commission décrit la situation qui prévalait avant la réforme de l'enseignement des arts et la création de l'Université du Québec qui devait, avec l'intégration de l'École des beaux-

# LE TEMPS DES QUESTIONS

proposait une réforme susceptible de redresser la situation dans le secteur de l'enseignement secondaire. Les cégeps font l'objet d'une sérieuse mise en question qui pose la légitimité même de leur action. Bientôt, ce sera le tour des universités. Elles en ont bien besoin.

Plutôt que d'y voir les sursauts d'une sorte de néo-conservatisme qui chercherait, à l'instar du monde des affaires, à assujettir l'éducation à des contraintes uniques de rentabilité, il faudrait plutôt y déceler le désir de voir les institutions s'adapter aux changements et maintenir les critères toujours plus élevés de rigueur intellectuelle. Sur ce plan, l'enseignement des arts ne doit pas échapper à la remise en question qui semble vouloir caractériser la période dans laquelle nous entrons. C'est en effet au moment où on a l'impression que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes qu'il faut justement craindre le pire et entreprendre les nécessaires et toujours déchirants questionnements.

Dans ce numéro d'automne, nous consacrons trois articles à l'enseignement des arts au Québec. Dans un survol de la situation qui n'a pas la prétention de faire le tour de la question, on apprend par exemple que presque toutes les universités québécoises dispensent un enseignement en arts visuels et qu'environ trois mille étudiants y sont inscrits. La quantité cogne à la porte: la qualité ne répond plus.

Pourtant, sans aller jusqu'à mettre en cause la qualité et la validité générale des cours qui y sont dispensés, on peut quand même se demander si socialement, un tel investissement universitaire dans une discipline si peu prometteuse est un geste bien sage.

Certains prétendent que les peuples colonisés produisent plus d'artistes. À entendre leur argumentation quelque peu mystificatrice, le Québec serait le pays au monde qui abriterait les artistes les plus intéressants, les plus créateurs, les

arts, générer une dynamique trans-disciplinaire dont on était en droit d'attendre une véritable révolution de la création visuelle. Il semble bien que la révolution tranquille ne soit pas tout à fait parvenue à répondre aux espoirs qu'on y avait placés. Des extraits du Rapport Rioux, document devenu introuvable, nous révèlent une conception de l'éducation plus actuelle que jamais.

Non, le temps présent n'est plus à la complaisance, mais aux questions qui interpellent les lieux communs de nos discours quotidiens, qui contestent nos acquis encroûtés. On parle volontiers de la relève comme pour mieux l'occulter et ne pas lui céder la place. C'est ce que John Kenneth Galbraith appelle<sup>(1)</sup> la société des satisfaits qui se caractérise entre autres par un repliement sur ses privilèges, par un durcissement à l'égard des idées nouvelles et par un refus absolu de vision à long terme. Qu'importe la rigueur! Qu'importe les autres! Qu'importe demain!

Tôt ou tard, de telles attitudes donnent prise à toutes sortes de démagogues et conduisent inévitablement à des affrontements sociaux. Et c'est pour cette raison précise qu'il est si important aujourd'hui de remettre en cause les acquis, de questionner les légitimités, de contester les lieux communs et les pensées creuses.

Ce travail systématique de questionnement, j'ai l'intention de le poursuivre désormais dans un autre contexte. Après cinq ans à la direction de *Vie des Arts*, je termine mon mandat avec le présent numéro. Il est important que la relève qui cogne à la porte et demande à participer ne demeure pas vain mot. Mes vœux, mon encouragement et mon appui lui sont acquis.

**Jean-Claude Leblond**

(1) John Kenneth Galbraith, *The Culture of Contentment*, Boston, Houghton Mifflin, 1992.